

ARSELIÈRES

4 - CONATUS

ROMAN FANTASY



CATHERINE CHEVROT-AUBARIC

Catherine Chevrot-Aubaric

Arselières – Tome 4

Conatus

© Catherine Chevrot-Aubaric, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9558-7

Librinova”

www.librinova.com

Illustrateur : Enrique Meseguer de Pixabay

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« L'effort par lequel toute chose tend à persévérer dans son être n'est rien de plus que l'essence actuelle de cette chose. »

— *Éthique III, Proposition VII*

Baruch Spinoza

**« Je m'étais trompé de mission : ce n'était pas l'amour, c'était Arselières.
C'était racheter mon âme, qu'elle parvienne à m'aimer. »**

Randall Versevent

Chapitre I

TRAPPIST 1e

— Nous avons dépassé toutes les limites les plus déraisonnables qu’il nous avait été permis de fixer, explique le secrétaire à la sécurité intérieure. Les cultures ont été restreintes plus qu’il n’a été possible de le faire, et voilà onze ans maintenant que la Terre consomme de la viande alternative¹. Vous avez eu le loisir de consulter le dossier que je vous ai transmis quant à l’explosion démographique que nous savons connu ces dernières années, versus la raréfaction des terres agricoles et l’épuisement grandissant des ressources naturelles. Et je vous fais grâce de la dégradation climatique qui découle de la pollution de notre surconsommation, laquelle a pris un tournant dramatique et, force est de l’admettre, irréversible. Monsieur le Président, la situation est grave. Nous avons retardé autant que possible le moment fatidique, mais aujourd’hui il ne s’agit plus uniquement de nous...

Le président Macarthy émet un léger soupir avant de battre des paupières. Ses lèvres lisses et plates se meuvent pour façonner une moue de lassitude.

— Vous ne m’apprenez rien... dit-il, d’une voix grave.

Un des ministres pousse un dossier devant lui. Le même que les autres ministres ont devant eux, mais le sien est fermé.

— Le transhumanisme a fait, depuis vingt-cinq ans, une avancée considérable que nous n’aurions osé imaginer, même dans nos scénarios les plus optimistes... si j’ose dire. Nous vivons vieux, en bonne santé, et pendant que les nano robots analysent la moindre molécule défectueuse dans notre organisme, la gestation hors corps permet à l’humain de se reproduire à volonté. Les avantages de notre avancée technologiques sont ironiquement en train de nous perdre. Nous avons donné à l’homme, la corde dont il avait besoin pour se pendre, dit l’homme, lissant un des coins de sa moustache lorsque le dernier mot prononcé termine sa

course contre le son.

— Mais de quoi parle-t-on ici ? s'exclame le général, excédé. Enfin, cela fait des années que nous savons tout cela, que nous en avons fait le tour. Je ne comprends pas pourquoi cette soudaine urgence. Nous y travaillons toujours, et...

— Vous y travaillez ? le coupe vivement la secrétaire d'État. Regardez ces chiffres ! Rien n'a changé. Qu'avez-vous fait jusqu'à présent ?

L'autre est rouge, il a écarquillé les yeux. Il ne s'emporte pourtant point lorsqu'il répond.

— Nous avons fait le peu que nous pouvions faire avec la faible marge de manœuvre qui était la nôtre, Madame ! Vous trouverez le rapport dans la troisième partie du dossier. Enfin... ceci dans le cas où vous ne l'auriez pas encore lu, bien sûr !

— Eh bien, il va falloir passer à la vitesse supérieure !

Dale Macarthy se frotte l'aile du nez dans ce geste de fatigue que tous les ministres du cabinet spécial lui connaissent bien pour avoir passé, en sa compagnie, de longues nuits. D'ailleurs, la noirceur gagne sur la ville et, même s'il rêve d'un bon lit ou au moins, d'un bon souper, il sait que la chose ne sera pas possible avant longtemps.

— Ils exigent une réponse immédiate, dit-il, la voix rauque.

Le ministre à moustache renchérit immédiatement.

— Nous ne pouvons reculer, nous le savons. Le simple fait de mettre un terme au transhumanisme causerait un profond désarroi au sein de la population, et le pire serait à venir. Les sacrifices que nous devrions imposer seraient tels, qu'il est fort probable que l'humanité sombrerait dans un chaos qui l'entraînerait à sa perte et rendrait la Terre invivable pour des siècles à venir. Et cela, dans le meilleur des cas car, bien sûr, je ne parle pas de guerres ni d'armes atomiques que certains pourraient trouver très opportun d'utiliser. Et vous connaissez leur position là-dessus, la Terre avant tout. Et c'est aussi la nôtre...

— C'est exact, dit le président, et je pense que nous sommes tous d'accord,

n'est-ce pas ?

— En effet, reculer n'est plus une option à l'étude.

— Mais il était question de régulation, à notre dernière rencontre, Général Mills !

La secrétaire d'État est encore debout. Le général grimace. Le président vient à son secours.

— Le but, je vous le rappelle, n'était pas de provoquer un cataclysme, mais de faire des coupes méthodiques au sein des populations. Cela ne suffit plus. Mais nous ne pouvons frapper davantage sans que cela soit révélateur de l'implication gouvernementale.

— Les rapports de l'armée et de la SIG² sont sans équivoques, nous avons atteint la limite, l'appuie le conseiller à la sécurité nationale.

— Nous ne les avons pas vus, ces rapports, insiste-t-elle, faisant danser ses boucles grises et blondes sur son noir front ridé.

— Darghar 2 les a vus.

— Monsieur le Président, cette rencontre que vous mentionnez avec les étrangers ne nous a pas été relatée. Elle aurait dû l'être.

C'était le vice-président, toujours très stoïque. Il n'a pas tort. Puisque les échanges avec les étrangers ne sont répertoriés nulle part, le président a coutume de réunir le cabinet spécial, mais il n'en a pas eu le temps depuis sa rencontre avec Darghar 2. Au reste, l'entretien a été très bref.

— Il m'a rappelé de manière très ferme, son intention d'intervenir si nous ne le faisons pas. Il est évident qu'aucun de nous ne veut en arriver à une telle extrémité, mais il ne nous laissera plus tergiverser. Si nous n'intervenons pas, Trappist le fera. Ils sont prêts à nous exterminer jusqu'au dernier, si c'est nécessaire. Il soupire avant d'ajouter, nous savions que ce jour-là arriverait. Notre devoir, en tant que dirigeants, est de mener à bien notre mission. Le sacrifice est terrible, je vous l'accorde, mais gardons en mémoire pourquoi nous le faisons !

— À moins que votre arme secrète n'ait quelques tours dans son sac ?... lance un des ministres, légèrement arrogant.

Toutes les têtes se tournent vers le Stratège. Il a gardé le silence depuis son arrivée, les bras croisés sur sa poitrine. Il les décroise à présent dans un geste lent, puis caresse sa barbe naissante à poil dru, tout comme ses cheveux. Sans doute, cette lueur dans son œil est-elle due à l'excitation que lui provoque ce qui l'attend...

Il se racle la gorge puis entame une longue tirade, car il aime particulièrement s'étendre sur son sujet et l'émailler de mille et un détails techniques qui, la plupart du temps, finissent par exaspérer son auditoire.

Le président en revanche l'écoute avec attention. Il admire son sens de la précision, sa justesse, et ne se lasse jamais de ses propos. Tous ne sont pourtant pas de son avis, et la secrétaire à la défense perd patience.

— Nous avons déjà entendu tout cela, Monsieur ! nous avons besoin de concret.

— Cela ne saurait l'être plus.

— Des faits ! lance-t-elle, frappant ses deux mains à plat sur la table. Vous ne faites que recenser les multiples guéguerres dont vous pouvez revendiquer la paternité, ceci sans doute pour flatter votre égo, mais cette foultitude de détails ne nous aide en rien ni ne nous dit s'il reste une infime chance de ne pas avoir à recourir au plan Trappist.

L'interpellé reste de marbre. Il se recule dans sa chaise et croise à nouveau les bras.

— S'il y en avait une, je vous l'aurais dit, fait-il, levant froidement les yeux pour rencontrer les siens. Je ne peux faire davantage sans éveiller les soupçons de l'opinion publique.

Un homme se lève.

— Pardonnez-moi, Monsieur le Président, mais cet homme n'a pas la science infuse. Qui est-il pour affirmer qu'il n'y a plus rien à faire ? Peut-être que lui n'en est pas capable, cela ne veut pas dire que nul ne l'est.

— Si vous voulez ma démission...

— Du calme, Messieurs, ne nous emballons pas ! fait Macarthy d'un ton pausé. Puis il se tourne vers le Stratège pour un regard entendu. Ils ont longuement conversé tous deux ce matin, mais bien sûr, pour des raisons de sécurité, il n'a pas recensé la rencontre. Il explique donc à ses subalternes l'état de la situation sur le terrain et voit leurs visages se décomposer comme le sien l'était ce matin, entendant l'étendue des dégâts.

— J'ai toute confiance en lui. Au cours des vingt dernières années, il a eu tout le loisir de faire ses preuves. Ce qui arrive à notre planète aujourd'hui, aurait dû survenir il y a déjà fort longtemps. Et ces années de répit, c'est à cet homme que nous les devons.

— C'est exact, confirme le général des armées, et je crois qu'il nous faut, sans délai, réunir les cinq nations. Le temps nous presse. Nous sommes pris entre deux feux.

— Et moi, je crois que Darghar 2 doit assister à cette réunion. Qu'il doit voir dans quelle situation il nous met et qu'il connaisse le nombre exact de gens qui vont en mourir.

Un éclat de rire vient méduser tout le monde.

— Vous voyez ? c'est à cause de réaction comme celle-ci que le monde en est là où il en est. Ce qui arrive ici est uniquement notre faute, et si nous ne mourrons pas, nous les quelques milliers que nous jugeons comme nécessaires à l'humanité, c'est grâce à lui. Parce qu'il nous fait la charité en nous acceptant chez lui, dans ce monde qu'ils ont sût, par leur grande sagesse, préserver de toute la folie des hommes et de leur avidité démesurée. Parce que, d'après vous Madame, ils devraient nous recevoir tous les vingt-huit milliards, afin que nous allions aussi détruire leur planète ? Oh ! peut-être devrions-nous aller leur faire la guerre afin de les spolier de leurs biens et nous installer par-dessus leurs dépouilles, conquérant et colonisant leur peuple comme nous savons si bien le faire ?

— Bon, Monsieur va nous faire la morale, maintenant ! Dites-moi... si je ne

m'abuse, vous n'étiez pas tueur à gages, vous, dans une autre vie ?

Le Stratège lui décoche un sourire accompagné d'un clin d'œil et se cale à nouveau dans sa chaise pour dire entre ses dents.

— Précisément.

— Ça suffit ! s'exclame le secrétaire à la sécurité intérieure. Nous nous égarons. Nous n'avons nulle intention de discuter l'offre de séjour. Nous la respecterons à la lettre. Ces gens ne veulent pas de nous et on ne peut les blâmer face au navrant constat que nous sommes en train de faire. Madame la secrétaire d'État, avez-vous terminé la liste ?

— Oui, Monsieur.

Elle la lui tend. Il ne la consulte pas, mais la brandit devant lui.

— Bien. Nous avons ici le nom des cinq mille personnes qui seront autorisées à partir.

— Ils n'ont pas tous accepté, précise-t-elle.

— Tant pis pour ceux qui refuseront, ils savent ce qui les attend !

Il y a un silence. Des regards se croisent. Une ambiance lourde règne dans le petit cabinet. Les lampes vertes et or, les tentures épaisses, les lustres précieux semblent tous pris dedans. La gravité de l'instant est palpable, on sait que celui-ci est en train d'entrer dans le cercle très fermé des moments charnières de l'existence ; de ceux que l'on n'oubliera jamais.

Personne ne souhaite quitter sa planète pour les vingt-cinq prochaines années, ni abandonner sa famille au sort terrible qui les attend. Personne ne souhaite aller vivre dans des quartiers fermés, isolés à des millions de kilomètres de toute civilisation sur une planète lointaine et pire encore, sans avoir prévenu personne quant aux raisons de sa disparition. Mais ils savent que ne rien faire serait le pire des choix. Un an, dix ans... la planète serait gravement contaminée et l'humain serait balayé de sa surface à tout jamais, s'en effaçant de la pire des manières. C'est leur dernière chance.

— Darghar 2 nous a remis un petit fascicule concernant Trappist 1^e, commence le vice-président tout en faisant glisser vers eux, un exemplaire du